



« Si Metz veut être candidate à la décentralisation du centre Pompidou, dites-le-moi. »

2001. Jean-Jacques Aillagon à Patrick Thil.

La face cachée des musées

Celui qui a tout changé

Le 11 mai 2025, il fêtera ses 15 ans. Le centre Pompidou a marqué l'histoire de Metz. Son architecture, ses expositions, sa construction : tout est matière à récit. Son aura rayonne sur tous les autres musées en Lorraine.

Aurélia Salinas
rédactrice en chef

Il y a quinze ans, Metz s'apprêtait à vivre une journée historique. Le 11 mai 2015, un franc soleil brille sur la Lorraine mais ce n'est pas la pierre de Jaumont qui pour une fois attire la lumière. Les regards sont braqués sur une toile blanche ayant la forme d'un chapeau chinois. Trois parallélépipèdes superposés conçus par le Japonais Shigeru Ban et le Français Jean de Gastines, l'ensemble porté par une flèche de 77 mètres de haut, en référence à l'année de création du grand frère parisien, et six piliers coniques. Le centre Pompidou Metz est d'abord un geste architectural qui marque une ville à jamais. La cathédrale, Pompidou, certains ajouteront Saint-Symphorien. Trois différents types de religion.

Officiellement c'est donc en mai 2010 que le tant attendu et si espéré Centre Pompidou a été inauguré. Ils étaient nombreux à être présents lors de ce jour de baptême qui vit naître la première délocalisation d'un musée national en France. La gestation a été bien plus longue. L'histoire commence en 1999. Elle nous a été racontée par plusieurs conteurs différents qui n'ont pas forcément vécu toutes les étapes directement mais qui en connaissent les secrets. Patrick Thil est de ceux-là. L'adjoint au maire de Metz raconte que la première à entendre parler de décentralisation des grandes institutions culturelles c'est Christine Raffin, celle qui gère la culture à la Ville de Metz à la fin des années quatre-vingt-dix. Elle participe à une réunion au ministère de la Culture sur cette question, encouragée par Jean-Marie Rausch. En

fin politique qu'il est, le maire d'alors sent qu'il y a un coup à jouer, que l'art contemporain, dont il ne maîtrise pas tous les codes, peut faire entrer Metz dans une nouvelle dimension. En 2001, Patrick Thil devient adjoint à la culture du maire de Metz réélu. Très vite, Jean-Marie Rausch le convoque pour le mettre au parfum et lui demande de rencontrer Jean-Jacques Aillagon, directeur du Centre Pompidou, un Mosellan, originaire du bassin houiller, forcément sensible aux charmes et aux atouts de Metz. Le contact est établi.

Aillagon, Racine et les autres

Lors des festivités de l'an 2000, Jean-Jacques Aillagon est chargé d'établir une programmation dans toute la France. Ici, il ne choisit pas Metz mais Forbach qui obtiendra alors son Carreau. Mais il glisse à Patrick Thil : « Si Metz veut être candidate à la décentralisation du centre Pompidou, dites-le-moi. » En 2001, Jean-Marie Rausch missionne officiellement Patrick Thil pour aller convaincre le ministre et la direction de Pompidou. « Je me souviens très bien des mots qu'il m'a dits avant que je ne parte : "Je vous souhaite plein succès. Si vous échouez, je vous prends un billet d'avion pour New York et vous essayer d'avoir Guggenheim". » Paradoxalement, la présidentielle de 2002 complique un peu les choses. Jacques Chirac est élu, et Jean-Jacques Aillagon devient ministre de la Culture. À Metz, Patrick Thil se frotte les mains. « Je me suis dit : "Ça, c'est bon pour nous". » Sauf que, ministre, Aillagon n'est plus directeur du centre Pompidou. Il faut donc tout recommencer à zéro avec son successeur : Bruno Ra-

cine. « La douche froide », se souvient Patrick Thil. Racine ne connaît pas Metz et la visite au même titre que les autres villes candidates : Montpellier, Lille et... Nancy, qui entrera dans la course un peu plus tard. Toutes doivent répondre aux trois principales conditions du cahier des charges : le musée doit se situer en centre-ville, il devra avoir une architecture contemporaine et l'État ne financera rien – autrement dit, les collectivités payeront la facture. Jean-Marie Rausch se montre rassurant quand il lance à Bruno Racine lors de sa visite à Metz : « Sans aides, on le fera. » Une visite qui se conclut par une découverte de la gare de Metz et de son histoire. Un récit dans lequel Patrick Thil embarque complètement Bruno Racine. L'adjoint à la Culture est persuadé que c'est cette dernière touche qui a fait toute la différence. Fin 2002, Metz est choisie mais doit garder la nouvelle secrète. La Ville attend avec impatience une visite officielle de Jean-Jacques Aillagon, programmée le 5 décembre 2002. « On avait tout prévu mais pendant la journée, Jean-Jacques Aillagon me dit : "Je n'annoncerai rien aujourd'hui, j'ai un problème. Le maire de Nancy a eu connaissance de notre choix et demande une contrepartie : que son Opéra soit labellisé national. Tant que ce n'est pas officiel, je ne peux rien annoncer. C'est une affaire de quelques semaines." » Jean-Jacques Aillagon ne ment pas. L'annonce de l'installation à Metz de la première décentralisation d'un grand musée national est prononcée. Techniquement, il faut encore assurer le financement. Et la Ville n'a pas les reins assez solides pour ça. L'aventure doit être métropolitaine. Pour convaincre les maires emblématiques de ce qui s'appelle encore la CA2M, Jean-Marie Rausch les embarque pour un voyage aller-retour d'une journée à Bilbao. Départ de Frescaty, arrivée dans cette ville industrielle qui a fait de la décentralisation d'un grand musée d'art contemporain new-yorkais le déclencheur et l'acteur de sa transformation. Metz n'est pas une ville industrielle mais trimballe une image de grisaille et de casernes et puisera chez son homologue espagnol pas mal d'inspirations. Jean-Luc Bohl, maire de Montigny, François Grosdidier, maire de Woippy, et Henri Hasser, maire du Ban-Saint-Martin sont, entre autres, du voyage. Ils en reviennent conquies. En 2004, le centre Pompidou bascule dans le giron métropolitain et embarque avec lui l'Opéra, le musée de la Cour d'Or, le conservatoire, et l'école d'arts. On

entre ensuite dans le vif du sujet. Un jury est constitué pour désigner le projet retenu parmi les six choisis dans les 157 candidatures reçues. Il est composé d'élus, de personnalités qualifiées, et d'architectes. Jean-Marie Rausch, André Nazérollas, premier adjoint, Patrick Thil, Christine Raffin, vice-présidente de la CA2M, Jean-Luc Bohl et Henri Hasser forment le premier collège. Ils découvrent les six projets de façon anonyme, sans savoir qui en est l'auteur. Le numéro 3 réalisé par Herzog & de Meuron a la préférence des architectes. C'est lui qui arrive en tête au premier tour suivi par le numéro 1, celui de Shigeru Ban, et le 2, celui de Stéphane Maupin et Pascal Cribier. Les élus, eux, penchent d'emblée pour le numéro 1 et font croire que c'est le numéro 2 (complètement fou) qui les séduit pour renverser la tendance. Un coup de poker qui marche. Le projet de Shigeru Ban est désigné à l'unanimité dès le deuxième tour. Comme prévu, les collectivités locales assument le financement (86 millions d'euros en définitive pour le coût du bâtiment et dix millions de fonctionnement pour la première année). La première pierre est posée le 7 novembre 2006 sur le site de l'ancienne gare de marchan-

« 2004. Un jury est constitué pour désigner le projet retenu parmi les six choisis dans les 157 candidatures reçues. »

dises de Metz, en présence de Claude, l'épouse de Georges Pompidou.

Trois directeurs, une étoile

Quelques mois plus tard, la ligne TGV reliant Paris à Metz est inaugurée. Elle est intimement liée à la présence et au destin de Pompidou. Sans elle, l'histoire n'aurait pas été la même. C'est ensemble que ces deux-là peuvent fonctionner et permettre à Metz d'acquiescer cette fameuse nouvelle image. Mais avant cela, il faut dénouer un dernier caprice de l'histoire. Nous sommes en 2008, deux semaines avant le premier tour des municipales à Metz. Accompagné de Richard Lioger et Thierry Jean, Dominique Gros rencontre Demathieu Bard pour tenter de résoudre le contentieux né entre l'entreprise de BTP et la Ville. Le cabinet anglais qui avait assuré la maîtrise d'ouvrage du projet jusque-là avait disparu. Dominique Gros explique qu'il va gagner les municipales et qu'il veut sauver « une affaire en train de mal tourner ».

Un expert est nommé pour résoudre le problème. Les sept millions d'impayés laissés par le cabinet anglais sont partagés entre Demathieu Bard et la Métropole. Le chantier « fragilisé » peut reprendre normalement. Jean-Luc Bohl, président de l'agglo, forme avec Dominique Gros un tandem qui saura bâtir et conduire de grands projets. Celui-là n'est pas tout à fait leur mais, comme leur prédécesseur, ils ont saisi sa pertinence et son

rayonnement. Ils sont à la manœuvre d'une inauguration qui durera une semaine, durant laquelle le musée est gratuit et les festivités s'additionnent. On se souvient notamment des mots prononcés par Nicolas Sarkozy : « Ce qui se joue ici, avec l'inauguration de ce musée, ce n'est ni plus ni moins qu'une nouvelle renaissance lorraine. »

Trois mois après l'ouverture, le Pompidou messin a déjà accueilli 200 000 visiteurs. Tous sont venus admirer une première exposition mythique baptisée Chefs-d'œuvre ? 780 œuvres, prêtées pour l'essentiel par le Centre Pompidou et déployées sur 5 000 m², une surface d'exposition plus vaste que celle des Galeries nationales du Grand Palais. Des Matisse, Picasso, Kandinsky, Miro, Léger ou encore Giacometti. Viendront ensuite 1917, Sol Lewitt, les Bouroullec, Vues d'en haut, Une brève histoire des lignes... Et tant d'autres. Les directeurs et directrices se sont succédés. Laurent Le Bon, Emma Lavigne, Chiara Parisi. À chaque fois, le choix a été le bon. Profils et personnalités très différentes mais qui collent à la conjoncture du musée. Cerise sur le gâteau, Pompidou vient d'obtenir son étoile. Charles Coulombe et son restaurant Yozora ont été sacrés par le guide Michelin. C'est la première fois qu'un musée décroche une telle performance et c'est à Metz que ça se passe. La classe.

Pour fêter son 15^e anniversaire, le centre Pompidou s'offre une nouvelle saveur de festivités. Et l'occasion de découvrir des trésors artistiques. Parmi eux, le mur Breton. 255 pièces qu'il a fallu minutieusement déménager de Beaubourg à Metz. Cela a pris 20 jours et ça vaut le détour. Encore une fois.



Richard Dagorne, conservateur en chef et Nicole Creusot, adjointe déléguée au Musée lorrain.

DOSSIER La face cachée des musées

Le Musée lorrain, fermé mais bien vivant

S'il n'accueille plus de public depuis 2018, victime des nombreux reports du chantier d'extension et de rénovation, le Musée lorrain voit néanmoins ses collections voyager et ses équipes s'activer pour mieux préparer sa réouverture.

Elise De Grave
rédactrice en chef adjointe

Ne lui parlez surtout pas de musée fantôme. Nicole Creusot, adjointe déléguée au Musée lorrain, réplique immédiatement : « Même si le musée est fermé, il y a des collections, il y a des gens qui y travaillent. Ce n'est pas parce que les portes sont closes qu'il ne se passe rien. » Pourtant, le silence qui entoure les lieux pourrait laisser croire à une mise en sommeil. Mais depuis sa fermeture au public en 2018, les équipes en charge des collections sont restées, fidèles au poste. Au total, trois conservateurs et une vingtaine d'employés s'affairent au quotidien, plutôt dans les réserves que dans les salles.

« Dès 2018, on a mis en place des opérations hors les murs, avec des expositions dans d'autres musées », explique Richard Dagorne, conservateur en chef du musée. De Commercy à Sarrebourg en passant par Strasbourg, des œuvres du Musée lorrain, loin de rester figées dans les réserves, ont pris la route pour aller à la rencontre du public. Une façon d'entretenir la raison d'être du musée : faire rayon-

ner la culture et les traditions lorraines. Une relation privilégiée s'est également nouée avec le château de Lunéville, qui accueille régulièrement des œuvres emblématiques du musée. « Ce partenariat a duré au moins trois ans, et se poursuit encore aujourd'hui. C'est une façon intelligente de valoriser les collections, même sans lieu d'exposition fixe », souligne Richard Dagorne, qui joue s'il le faut les VPR de ses collections. Le musée n'impose rien, il propose, il suscite, il saisit les opportunités : « On ne peut pas forcer nos collègues à nous emprunter des œuvres. Mais quand ces opportunités ne viennent pas d'elles-mêmes, on essaye de les créer. » Quitte à aller au contact direct des populations, loin des lieux d'exposition habituels, lors de médiation hors les murs : « Nous organisons des présentations dans des communes rurales. Récemment, un fragment d'autel gallo-romain a été présenté dans une église,

« Ce n'est pas parce que les portes sont closes qu'il ne se passe rien. »

Nicole Creusot, adjointe déléguée au Musée lorrain.

avec démonstration de taille de pierre. Les gens étaient ravis de retrouver un morceau de leur patrimoine. »

Un musée repensé de l'intérieur

Au-delà des expositions extérieures, cette période de fermeture prolongée est aussi mise à profit pour un travail de fond : inventaire, restauration, conditionnement des œuvres, réflexion muséographique. Car le nombre d'œuvres à gérer est impressionnant : « Environ 150 000 pièces. Ça va de toutes petites clés à des objets bien plus importants. » La fermeture a ainsi été l'occasion d'une plongée méthodique dans les réserves. « On a pu regarder nos collections avec un œil neuf. Repenser leur présentation, réévaluer leur importance, préparer le futur parcours de visite », précise Nicole Creusot. Initialement, la réouverture était prévue pour 2023, date à laquelle le moindre coup de pioche n'avait pas encore été donné. Complexité des bâtiments anciens, ajustements budgétaires, impératifs techniques, recours administratifs : les obstacles sont nombreux et ont décalé l'objectif, qui reste inchangé pour les équipes : « C'est vrai que notre plan initial a rapidement été remis en question. Mais nous restons mobilisés : ce projet, c'est notre colonne vertébrale depuis plusieurs années. Il structure tout ce qu'on fait. » Le travail de mise à jour du futur parcours muséographique est aussi une tâche majeure : « Le parcours de visite avait été pensé il y a longtemps. Aujourd'hui, on le revoit en fonction des attentes actuelles du public et des évolutions sociétales, on travaille ainsi à ne pas être obsolètes à la réouverture. Par exemple, les contenus numériques créés dans les années 2010 doivent être repensés, car les gens ne restent plus devant une borne comme avant. Il nous a fallu repenser les rythmes des parcours de visite. » Repenser aussi les contenus exposés, car les attentes du public ont changé : « On sent par exemple qu'il y a une vraie attente sur l'histoire de la Lorraine du XX^e siècle, qui doit trouver sa place aux côtés de l'histoire de la Lorraine du-

cale. » Loin de l'image figée d'un musée à l'arrêt, c'est un chantier vivant qui se prépare à accueillir de nouveau le public. Et si les travaux traînent en longueur à l'extérieur, à l'intérieur, rien ne dort.





Le musée de Gravelotte rappelle des histoires parfois familiales aux Lorrains. Comme à Reine, entourée de Micheline et Marcel.

« Mon grand-père a fait cette guerre... »

Reine, visiteuse.

DOSSIER La face cachée des musées

Gravelotte, Philippine, Reine, Micheline et Marcel

Avec Philippine, Reine, Micheline et Marcel, nous nous sommes retrouvés seuls dans le musée de la Guerre de 1870 et de l'Annexion à Gravelotte. Ressentis personnels, échanges, émotions : un moment hors du temps dans l'univers glaçant des batailles franco-prussiennes.

Jonathan Nenich
journaliste

Seul le bourdonnement d'une ampoule vient briser le silence des salles du musée de la Guerre de 1870 et de l'Annexion à Gravelotte. 30 degrés à l'extérieur, veille de 1^{er} mai, 14 heures... personne pour s'enfermer avec les collections franco-allemandes exceptionnelles. Avoir ce musée — situé sur les lieux mêmes d'atroces combats

franco-prussiens — pour soi, confère quelque chose d'unique à la visite. Dans les vitrines, des tableaux, des objets, des armes... Des uniformes, aussi, qui autrefois habillaient des soldats et généraux vous toisent. Chacun raconte l'histoire de son homme par des pancartes explicatives fouillées. Des pas retentissent, et Philippine apparaît. À 24 ans, la jeune femme qui travaille dans la Marne est en vacances à

« 50 % des groupes accueillis sont des scolaires »

Armel Chabane, adjoint à la culture au Département de la Moselle se réjouit : « 50 % des groupes accueillis sont des scolaires. Nous

avons vocation à embarquer les élèves dans nos musées. La culture s'approprie dès le plus jeune âge et l'école fait partie de cette vocation de faire

découvrir et ouvrir les esprits. » Concernant les touristes, pas de chiffres, mais « durant le guide Michelin, c'est un site qui a beaucoup intéressé et a été très demandé pour son histoire, son côté atypique et ses collections. Il s'agit d'un site unique en Europe. »

Metz. « C'est une période de l'histoire que l'on apprend peu pendant la scolarité. Alors je voulais en savoir plus », livre la diplômée d'une licence d'histoire. Elle prend son temps, alors j'arpente à nouveau les 900 mètres carrés. « C'est un musée que l'on peut visiter en trois fois », me dira d'ailleurs Marcel, plus tard dans l'après-midi. Pour l'instant, il n'est pas encore arrivé. Je tombe sur l'histoire des batailles mosellanes : Gravelotte, Vernéville, Rezonville... Certaines pièces parlent des commémorations d'après guerre, de propagande, de chefs magnifiés. J'en apprendis sur Bismarck, ses amis et ses ennemis.

D'autres pas. Ceux de Marcel, Reine et Micheline. Trois retraités de Briey : « Ici, on retrace les événements autrement que dans les bouquins d'histoire », lance Marcel. Philippine de son côté, a bien avancé : « C'est génial d'avoir ajouté des extraits de document d'archives. Et des témoignages de militaires. Ça personnalise. » Sa visite minutieuse lui

permet de noter qu'à partir des salles retraçant l'Annexion, les explications en allemand sont placées au-dessus de celles en français. « Excellent pour l'immersion. Ce musée donne envie d'en savoir plus. » Chacun déambule à son rythme. « Je vois des noms de héros que je connaissais, sans les associer à cette guerre », commente Marcel.

Le panorama de Rezonville

Dans l'espace qui regroupe les 19 fragments du panorama de Rezonville (une œuvre de 120 mètres de long sur 14 mètres de hauteur peinte par Édouard Detaille et Alphonse Neuville) thésaurisés à Gravelotte — sur les 115 disséminés dans le monde entier — l'émotion prend le dessus. « Ce que ces pauvres gens ont vécu est horrible. Je me mets à leur place », admet Micheline. « Mon grand-père a fait cette guerre... Ma grand-mère n'a jamais voulu croire qu'il n'en reviendrait jamais... », témoigne Reine, émue. La guerre franco-prussienne a fait plus de 250 000 morts. Le musée de Gravelotte expose 600 œuvres, objets, vêtements de ce pan de l'histoire entre ses murs, soit 10 % de la collection totale qui est conservée dans les réserves. « C'est un musée que l'on peut visiter en trois fois », affirme Marcel.

DOSSIER La face cachée des musées

Beaux-arts, l'audacieux

Derrière ses sages façades sur la place Stanislas, le Musée des Beaux-arts sait jouer les malicieux. Depuis 15 ans, il a su s'ouvrir à la modernité, grâce à l'audace de ses équipes, et un soutien sans faille de la Ville qui revendique son implication dans ce domaine de la culture.



Élise De Grave
rédactrice en chef adjointe

Il semble avoir toujours été là. À la meilleure place de la ville, incontournable et droit dans ses bottes. Créé après la révolution comme la plupart des musées des Beaux-arts en France, c'est le plus vieux musée de la ville, même s'il n'a rejoint sa place actuelle qu'en 1936. On pourrait l'imaginer poussiéreux et nostalgique. Mais quand on pousse sa porte vitrée, passé le hall, c'est un autre monde qui se révèle, moins classique, moins convenu. D'abord par son architecture intérieure, assez audacieuse, dont l'extension contemporaine signée Laurent Beaudouin, inaugurée en 1999, qui doublera la surface du musée. À l'arrivée, de la place pour tout le monde, histoire de balayer des siècles d'histoire de l'art.

Faire dialoguer les époques

L'actuelle directrice du musée, Susana Gállego Cuesta résume la philosophie des lieux : « Inviter les vivants pour secouer les morts. » Utiliser cet écrin et ses richesses comme un lieu de transmission entre le passé et le présent. Ce dialogue entre les époques et les disciplines, mêlant art ancien et création contemporaine, arts décoratifs et arts numériques était aussi au cœur de la politique de Claire Stoullig, conservatrice en poste jusqu'en 2013. C'est à elle qu'on doit l'entrée du musée du travail de Jean Prouvé après une rénovation des lieux. C'est encore par les meubles et les

chaises du plus célèbre designer nancéen que le visiteur est aujourd'hui accueilli.

Marqueur politique

Que ce soit sous les précédentes ou sous l'actuelle majorité municipale, le Musée des Beaux-arts n'est jamais resté très éloigné du giron politique. Oui, la Ville met son nez dans la culture, c'est une des particularités assumée de la politique nancéenne depuis longtemps. Et ça continue. Bertrand Masson, l'actuel adjoint en charge de la culture, estime légitime et même nécessaire ce dialogue entre l'équipe municipale et la direction politique du musée : « Le musée est un service public culturel, qui s'inscrit dans une politique culturelle portée par une équipe municipale élue. » Cette position, parfois critiquée comme une imixtion, est selon l'élu un marqueur de responsabilité : « Il y a une tradition française de séparation entre élus et direction artistique. Mais nous, nous pensons que l'art a un rôle dans la cité, et que les élus doivent en être partie prenante. Pas pour imposer une vision, mais pour permettre un cadre, une ambition, une exigence. » Pas question pour autant de brider la liberté des équipes scientifiques « Je suis très soucieux de cette liberté-là. L'expertise des conservateurs reste le socle du projet muséal. On ne programme pas seulement pour un entre-soi éclairé. Il faut aussi ouvrir les portes du musée aux publics qui n'y vont jamais. Et cela demande une volonté politique, martèle Bertrand Masson. Depuis le début du mandat, nous avons accompagné des expositions exigeantes, parfois risquées, toujours assumées. Le musée a une direction éclairée, et nous, une vision culturelle forte. C'est cette alliance qui fait la richesse du projet. » De 90 000 visiteurs en 2019, le musée est passé à 140 000 en 2024. Une progression sans aucun doute due en partie à cet ancrage dans la modernité. Ouvert gratuitement aux moins de 26 ans, le musée est devenu depuis quelques années un lieu prisé pour prendre la pose sur les réseaux, notamment dans la fameuse installation immersive Infinity Mirror Room Fireflies on water, signée Yayoi Kusama. À quelques mètres d'un Picasso, de l'exposition Aérosol consacrée au graffiti et à un étage d'un Caravage...

DOSSIER

La face cachée des musées

Malbrouck sort de sa bulle

Niché sur les hauteurs de Manderren-Ritzing, le château de Malbrouck s'est imposé depuis quelques années comme le terrain de jeu de la bande dessinée à travers des événements et des expositions temporaires. En coulisses, il prépare désormais un parcours historique.

Marine Prodhon
journaliste

D'habitude quand un territoire possède un château, il en raconte l'histoire. Une forteresse est toujours une richesse patrimoniale dont les touristes savent se délecter. Le château de Malbrouck avait cette particularité d'accueillir ses visiteurs sans réellement conter son récit et celui de ceux qui l'ont habité jusqu'ici. Et pour cause, la priorité était autre pour le Département de la Moselle — propriétaire du site — qui avait choisi d'en faire un étendard du 9^e art : la bande dessinée. Matérialisant ainsi la force d'un partenariat avec le festival international d'Angoulême qui permet à cet écrivain d'accueillir chaque année, l'exposition phare du festival d'avril à octobre. En 2025, c'est le manga qui est mis à l'honneur avec l'exposition « Vinland Saga : une quête d'identité ». Mais depuis 2017, d'autres figures bien connues de la bande dessinée ont arpenté ces lieux, du Petit Nicolas de Sempé, à Astérix ou Tintin pour ne citer qu'eux. Une originalité qui ne suffisait plus à contenter tous les visiteurs. « Beaucoup sont impressionnés par la beauté du lieu, de son histoire et la réussite de la restauration effectuée entre 1989 et 1998 », confie Armel Chabane,



© Département de Moselle

Vous en connaissez bientôt davantage sur le château de Malbrouck.

vice-président en charge de la Culture pour le Département.

Malbrouck s'en va en guerre...

Un parcours historique est en train de se déployer et sera accessible aux visiteurs à partir de la fin du mois de mai. Il sera conçu « sur trois espaces » et dans trois langues : français, allemand et anglais. L'histoire du château, les grandes figures qui l'ont jalonné... Voilà ce que les visiteurs pourront y découvrir. Notamment un certain Duc de Malborough qui a donné son nom à la traditionnelle chanson *Malbrouck s'en va en guerre*. Oui, elle vient de chez nous ! Un focus sera également réalisé sur le maréchal de Villars, un stratège militaire qui a empêché les troupes du Duc de Malborough d'envahir la France par la Moselle. « On parlera aussi de l'architecture et de la morphologie du château puisqu'il était un lieu stratégique à la fois résidence et château fort », glisse Armel Chabane. L'histoire du château sera mise en perspective avec les grands événements de l'histoire de France sur une frise chronologique. Sur la partie dédiée à la rénovation du site, le Département souhaite mettre en avant « le

savoir-faire des artisans d'art qui ont permis au château de retrouver son lustre d'antan ». Une exposition permanente qui sera toujours actualité de petites bulles d'évasion temporaire autour du 9^e art. « On va dans le sens de ce que doit être un site de cette qualité, à la fois dédié aux événements grand public avec des expositions temporaires autour de la thématique de la BF et axé sur le lieu et ce qu'il représente de manière historique et architecturale. » À savoir que le château de Malbrouck reste l'un des lieux « passionnément Moselle » les plus fréquentés – affichant plus de 35 000 visiteurs à l'année – avec le domaine de Lindre et les Jardins fruitiers de Laquenexy.

« Beaucoup sont impressionnés par la beauté du lieu, de son histoire et la réussite de la restauration effectuée entre 1989 et 1998. »

Armel Chabane, vice-président à la Culture pour le Département.

DOSSIER La face cachée des musées

Meisenthal, du verre à l'art contemporain

Depuis plusieurs années, sur le même site que le centre international d'art verrier, à Meisenthal, se trouve la Halle verrière : une salle de musiques actuelles qui se plaît à jouer dans la cour des grands, et qui explore aussi le terrain des arts contemporains, de la rue, du cirque... Un lieu à nulle autre pareille.



La Halle Verrière à Meisenthal attire de nombreux artistes contemporains, comme ici Monira Al Qadiri.

© Laurent Beaurich

David Leduc
chef d'édition web

Dans les exemples de paris réussis de reconversion, en Moselle, il faut compter sur Meisenthal. Qui aurait imaginé en 1969, année de la fermeture de la verrerie qui a fait la renommée du village depuis deux siècles, que les lieux continueraient d'exister plus de 50 ans après, et accueillir un public toujours plus nombreux ? C'est bien sûr à mettre au compte du centre international d'art verrier, qui conserve année après année la mémoire de ce savoir-faire traditionnel et authentique. Mais pas seulement. Sur le même site se trouve également la Halle verrière : une salle de concerts, et un espace qui fait la part belle aux arts du cirque, aux arts de rue et à l'art contemporain. Un espace qui accueille de plus en plus de public : « Nous sommes en progression constante depuis la réhabilitation des lieux. En 2024, la Halle verrière a accueilli 66 000 personnes sur les 110 000 qui sont venues sur l'ensemble du site verrier »,

confie Pascal Klein, directeur et programmeur des lieux. Et la culture à Meisenthal, il connaît.

« Une seule date hors Zénith, la nôtre »

« Bien avant d'être à la Halle verrière, on programait déjà de la musique à Meisenthal. En 1996, un collectif, Eurêka, avait été créé et a permis d'ouvrir à toutes les autres disciplines. À partir de là, nous sommes entrés dans une autre dimension », se souvient celui qui a été des débuts d'Eurêka. Pour le programmeur, ce sont ces années d'expérience qui ont permis la réussite de la Halle verrière : « C'est beaucoup de travail de réseau, de connaissances, avec différents producteurs, depuis les années 80 pour les premiers concerts. Désormais, on est identifié et reconnu, et les producteurs sont plus rassurés quant à l'organisation et la venue d'ar-

« Créer un projet qui s'écarte trop des arts du verre, il a fallu démontrer que c'était une bonne idée. »

Pascal Klein, directeur de la Halle verrière.

tistes ». Au point que la salle de concert de 3 000 personnes peut s'enorgueillir d'attirer des artistes habitués des Zéniths. « C'était récemment le cas avec la fanfare allemande Meute, qui a fait sold out. En fin d'année, nous aurons le groupe Dropkick Murphys. Ils font une seule date hors Zénith, c'est la nôtre », souligne Pascal Klein. Il faudra aussi compter sur le chanteur Eagle Eye Cherry en octobre. Côté arts de rue, les médiatiques Pockemon Crew, compagnie qui retrace l'histoire du breakdance « de la rue aux Jeux olympiques », seront de passage. Enfin, la

Halle donnera carte blanche au sculpteur strasbourgeois Max Coulon pour une exposition qui débutera en juillet : « On se déplace régulièrement un peu partout en France pour aller à la rencontre des compagnies et avoir une programmation plus dense ».

Un pari réussi, disait-on. D'autant plus qu'il n'était pas gagné d'avance : « Au début, créer un projet qui s'écarte trop des arts du verre, ce n'était pas toujours forcément bien perçu. Beaucoup de gens ne trouvaient pas que cela avait sa place dans cette ancienne unité de production,

se souvient Pascal Klein. Mais avec le recul, on a démontré que c'était une bonne idée car on touche un public qui ne serait pas forcément venu visiter le musée. Nous avons eu à Meisenthal des artistes comme Jan Fabre, ou Daniel Buren. Des gens comme ça attirent et le public vient d'un peu partout. Cela booste la fréquentation du musée. Et cela fait vivre autour. Aujourd'hui, on voit que nous avons un impact économique jusqu'à 50 kilomètres à la ronde ».

DOSSIER La face cachée des musées

La Cour d'Or hisse le pavillon vert

Fondé en 1839, le musée de la Cour d'Or à Metz raconte 2 000 ans d'histoire de la cité messine à travers ses thermes antiques, sa chapelle et ses collections de Beaux-arts. Dans quelques mois, il accueillera un nouvel espace : le Pavillon de la Biodiversité. Objectif : sensibiliser le public aux enjeux actuels de la biodiversité.

Lucas Ruga
journaliste stagiaire

Avec ses 6 000 m² et ses 406 salles, le musée de la Cour d'Or à Metz est l'un des principaux musées à découvrir de la ville. Accueillant des expositions gallo-romaines, médiévales, et Beaux-arts, le musée sera aussi un pavillon, celui de la biodiversité. Et le directeur de l'institution culturelle, Philippe Brunella tient à appuyer sur le « aussi ». Puisque au fil de son histoire, le musée s'est renouvelé. D'abord, il y avait des œuvres romaines, et le musée s'est agrandi, recevant des collections d'histoire naturelle, retirées et préservées en 1978 et de retour dans quelques mois maintenant. Le déménagement de la bibliothèque municipale en 1977 permet de gagner de l'espace, tout comme la création d'une nouvelle entrée dans l'ancienne chapelle des Petits Carmes. Maintenant, le musée va accueillir le Pavillon de la Biodiversité, idée du président de l'Euro-métropole de Metz, François Grosdidier. « Il a énormément d'appétence pour l'écologie », confie Philippe Brunella. Et cette exposition, n'est pas temporaire, ce n'est pas un « one shot », mais c'est une par-

tie centrale qui va rester, s'inscrire dans la durée, et faire partie du musée.

Une restauration d'anciennes collections

« Notre objectif, c'est que cet espace avec ses 360 m², sensibilise les gens » explique le directeur. « On veut vraiment pousser à une prise de conscience, sans culpabilité. On veut rendre accessible ce patrimoine pour qu'il soit un vecteur d'émotion », détaille Maëlys Sinnig, cheffe de projet. Ils ont donc réalisé un cahier des

« Le musée se modernise, il se doit d'être un reflet des préoccupations de la société »

Maëlys Sinnig, cheffe de projet.

charges, étudié toutes les œuvres conservées. Un classement en trois catégories est alors créé : les œuvres à présenter absolument, les œuvres importantes, et celles à ne pas forcément garder. L'aide et le savoir du conseil scientifique, présidé par Patrice Costa - Président de l'Institut européen d'écologie et naturaliste - des collègues de la direction du bâtiment, a été précieuse. Le musée s'appuie sur d'anciennes vitrines, pour continuer la constitution de cet espace. Les travaux s'effectueront jusqu'à fin mai, avant un nettoyage et un dépoussiérage complet. Ensuite, ces vitrines seront remplies, par les spécimens, les ma-



© La Semaine

tériaux, etc. Un matériau plus naturel est utilisé pour le plafond, tout comme du bois. « Le musée se modernise, il se doit d'être un reflet des préoccupations de la société, explique Maëlys Sinnig, un musée n'est jamais immuable. » C'est un renouvellement au fil du temps, ce qui ancre le lieu culturel dans son temps.

« Découvrir, comprendre, et agir »

Le musée s'approprie alors les questions essentielles du monde qui nous entoure, et notamment, la question climatique. « Découvrir, comprendre, agir, ce sont les trois étapes de la visite, pour se questionner. On évoque plein de choses, en essayant de mettre les sens à contribution aussi », détaille Philippe Brunella. C'est un renouvellement constant, qui s'illustre à travers la présence d'un jeu de lumière ainsi que l'audiovisuel et un jeu vidéo pour défendre la biodiversité. Un QR code sera présent aussi en fin de parcours, afin de découvrir ce qu'il se trouve à proximité. « Le but, c'est que cette découverte soit encadrée, il faut respecter le vivant », souligne Philippe Brunella. Pour l'heure, le musée attend la fin des travaux, et compte laisser vivre le pavillon. Mais il se tient prêt à accueillir s'il le faut, d'autres collections.



DOSSIER La face cachée des musées

Muséum-aquarium, l'autre star

Parce qu'il n'y a pas un mais des publics, comme le souligne Lucile Guittienne, directrice du Muséum-aquarium de Nancy, l'établissement n'hésite pas à proposer une programmation ciblée. Une stratégie qui semble fonctionner puisque le lieu bat des records de fréquentation année après année.

Jennifer Febvay
journaliste

« C'est le musée le plus fréquenté de Lorraine, après le centre Pompidou-Metz », souligne Lucile Guittienne, directrice du Muséum-aquarium de Nancy. Avec une fréquentation dépassant les 150 000 visiteurs annuels depuis 2023, l'établissement rencontre en effet un franc succès. Il fait partie des musées dits « scientifiques et techniques » de la métropole, avec le Fêru des sciences à Jarville-la-Malgrange et le jardin botanique à Villers-lès-Nancy formant ainsi une sorte de triade des sciences : l'animal, le végétal et les sciences physiques. « L'originalité et la particularité de ces établissements sont qu'ils sont gérés en partenariat avec l'Université de Lorraine », souligne Hocine Chabira, vice-président métropolitain délégué à la culture. Un mode de fonctionnement propre à la Métropole du Grand Nancy et une spécificité en France.

Un musée d'histoire naturelle... jusque-là rien d'exceptionnel se diront peut-être certains. Et pourtant, le Muséum-aquarium de Nancy se distingue par son approche. D'abord parce qu'il a su se réinventer au fil des décennies. Ensuite, parce que, contrairement à beaucoup d'établissements, il propose une programmation avec des événements ciblés, que ce soit par tranche d'âge ou par thématique. « Beaucoup de musées ne vont pas le faire par peur d'être excluant. Je pense, au contraire, que le "tout public" est une notion qui ne dit pas grand-chose », argumente Lucile Guittienne. À l'inverse, l'établissement mise sur des événements spécifiques pour attirer des visiteurs. « Selon votre âge ou vos appétences, vous n'allez pas être attirés par les mêmes choses », poursuit

« C'est le musée le plus fréquenté de Lorraine, après le Centre Pompidou-Metz. »

Lucile Guittienne,
directrice du Muséum-aquarium de Nancy.

la directrice. Comprendre qu'il n'y a pas un public mais des publics, avec des attentes différentes.

Bébés et adultes only

Actuellement, les tout-petits sont à l'honneur avec l'exposition *Tout doux* destinée aux 0-3 ans, qui se tient jusqu'au 23 novembre. Dans une ambiance cocooning à la découverte des cinq continents, les sens de bébé sont sollicités pour une initiation tout en douceur : on touche, on sait, on mâche, on écoute. À l'inverse de l'exposition précédente sur la mort qui s'adressait aux plus de 14 ans. Ajoutez à cela la gratuité des musées instaurée par la Ville de Nancy pour les moins de 26 ans depuis 2021 et vous avez une fréquentation booster au maximum.

Dans le genre, le Muséum-aquarium est plutôt expert dans l'organisation d'événements décalés, à l'image des « Soirées inopinées » rebaptisées « Soirées Wild », un moment réservé aux adultes pour découvrir les lieux dans une ambiance insolite. « C'est la grande force de cet établissement, on s'adresse à différentes générations. On l'a fréquenté étant enfant, on y revient en tant qu'adulte puis avec ses propres enfants », complète Hocine Chabira. Une recette qui semble fonctionner puisque lors des dernières vacances scolaires l'établissement a accueilli en moyenne 1 400 visiteurs par jour.

DOSSIER La face cachée des musées

Curieuse Tour aux Puces

La Tour aux Puces, c'est le monument le plus ancien de Thionville qui abrite depuis 1905, le musée municipal de l'archéologie. Un destin particulier pour une tour médiévale loin d'être anodine.

Marine Prodhon
journaliste

Quand on parle de la Tour aux Puces, on relève que c'est un quadridécagone. Elle compte quatorze côtés et ça n'est déjà pas banal. Véridique, on a compté. Cette tour médiévale impressionne autant que le Beffroi qui surplombe le centre-ville situé à quelques mètres à peine. Plus encore de par son ancienneté. Elle compte six ou sept salles présentant près de 1 000 pièces allant du néolithique jusqu'à la période gallo-romaine, soit

20 % des réserves. « C'est un écrin fantastique pour faire un musée de l'archéologie », souligne Jackie Helfgott, l'adjoint à la culture de Thionville. Il était déjà à la même place en 1995 quand il a fallu repenser la muséographie. Ce n'était pas son premier chantier – « Je voulais que Thionville ait un conservatoire digne de ce nom » – mais il s'y est très vite attelé.

La Tour aux Puces, c'est aussi le « bébé » de Bruno Touveron, le directeur du service patrimoine. « J'ai été embauché pour sa rénovation », nous

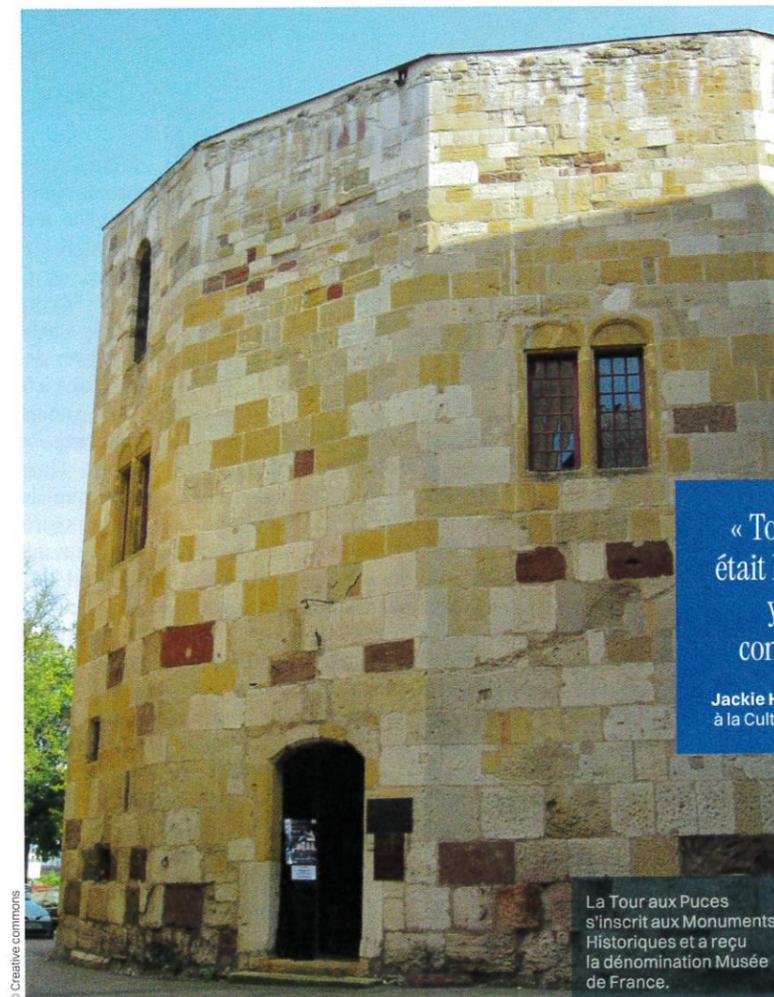
confie-t-il. À l'époque, il est sous l'autorité du directeur du service, Sylvain Chimelo. Or, la tâche qui l'attend est corsée. En 1995, le musée de la Tour aux Puces a tout du cabinet de curiosités. Il y a des objets dans chaque recoin. « Il y avait des maquettes en carton reconstituées, des étagères partout », énumère Jackie Helfgott posant le décor de ce que l'on pourrait appeler à un magasin d'antiquité.

Passion dévorante

Un homme consacrait alors son temps au musée de la Tour aux Puces, initialement inauguré en 1905. Déjà à cette période « tout ce qui était historique y était conservé » et Gabriel Stiller, professeur de lycée et archéologue bénévole a poursuivi la dynamique à compter de 1964. Il fouillait et exposait les pièces trouvées par ses équipes sur le secteur. Affichant une culture extraordinaire, « Il assurait son rôle de pédagogue en faisant les visites. Il était tous les jours au musée et y a passé sa vie entre 1964 et 1995. » Très impliqué, le professeur a été touché quand la Ville a souhaité revoir la muséographie de la Tour aux Puces afin de la rendre plus claire et plus aérée. Débute alors un gros travail d'inventaire des réserves pour conserver les plus belles pièces à valoriser sur l'exposition. C'est à ce moment qu'une période historique a été identifiée pour ce musée, toute la période militaire étant transposée au fort de Guentrange. Quelques anecdotes sont aussi venues se greffer. Comme celle sur le squelette de Montenach – « Le plus ancien des Lorrains découvert dans une tombe campaniforme » – qu'il a fallu reconstituer. Pas une mince affaire même pour un Jackie Helfgott, professionnel de santé qui a dû faire appel à un ami orthopédiste. « J'ai remonté le squelette avec lui et on s'est amusé pendant une heure à remettre en place les os », confie tout sourire l'élu. Les vertèbres n'étaient pas dans le bon ordre. Quand on le questionne sur la pièce qu'il affectionne le plus, il choisit le biberon en verre, qui date du IV^e siècle et témoigne d'un certain niveau de bourgeoisie de ses propriétaires. Des petites histoires comme celle-ci, la Tour aux Puces en est truffée. Rien que son nom s'avère surprenant car il est le fruit d'une mauvaise traduction française du francique. Le mot « Pëtztuurm » initialement puits, s'est transformé en puces.

« Tout ce qui était historique y était conservé. »

Jackie Helfgott, adjoint à la Culture à Thionville



La Tour aux Puces s'inscrit aux Monuments Historiques et a reçu la dénomination Musée de France.

Féru des sciences, bidouille et compagnie

L'ancien Musée de l'Histoire du Fer est devenu le Féru des sciences en juillet 2022. Sa particularité : aborder le vaste thème des sciences physiques dans leur globalité selon une approche pratique. Une manière aussi de s'interroger sur le rôle des musées et leur évolution dans le temps.

Jennifer Febvay
journaliste

Fréquentation en baisse, thème obsolète... Ouvert depuis la fin des années 1960 sur la commune de Jarville-la-Malgrange, le Musée de l'Histoire du Fer n'avait pas tellement évolué depuis. La fermeture imposée pendant la crise sanitaire a ainsi permis de prendre le temps de repenser le lieu. « Suite à la crise sanitaire, la place de la parole scientifique est plus qu'importante mais celle-ci est aussi, dans le même temps, très décriée », rappelle Hocine Chabira, vice-président métropolitain délégué à la culture. Le nouveau thème s'est donc imposé assez rapidement. « C'est l'occasion aussi de s'interroger sur le rôle des musées, à quoi on sert, comment est-ce qu'on est utile aux gens », ajoute Lucile Guittienne, directrice de l'établissement.

Changement de nom et de mission ; le Musée de l'Histoire du Fer devient alors le Féru des sciences en juillet 2022, un lieu mettant à l'honneur les sciences physiques dans leur ensemble à travers une approche concrète. « Une nouveauté unique en France », souligne Hocine Chabira. Pensé à la fois comme un musée, lieu de partage, de création et d'expérimentations, le Féru des sciences met en effet l'accent sur la manipulation dans le but de rendre les sciences ludiques et accessibles. En plus d'un



« Nous avons fait participer différents chefs d'entreprise. Tous étaient unanimes sur le fait qu'il faille faire manipuler. »

Hocine Chabira,
vice-président du Grand
Nancy délégué
à la culture.

nouvel espace d'exposition entièrement repensé, la spécificité du lieu réside dans l'ajout d'un « espace à bidouille » où chacun peut appréhender différents mécanismes tels que les engrenages, le frottement, le circuit électrique, etc. Le tout sous forme de défis à relever. « Le visiteur choisit sa thématique et le niveau de difficulté. L'avantage est que, si vous revenez, vous n'aurez jamais les mêmes défis. » « On va pouvoir se rendre compte que le théorème de Thalès ça sert aussi dans la vraie vie », illustre avec humour Lucille Guittienne.

Du fer au faire

Une idée née d'une réflexion commune. « En 2021, suite au World Materials Forum [qui se tient à Nancy chaque année], nous avons fait participer différents chefs d'entreprise pour enrichir la réflexion autour de la création du Féru des sciences. Tous étaient unanimes sur le fait qu'il

faille faire manipuler et ne pas simplement faire toucher des écrans », reprend le vice-président du Grand Nancy. Recommandation suivie à la lettre avec la création de ce fameux « espace à bidouille ». La collection permanente mettant en avant l'histoire sidérurgique lorraine est

quant à elle toujours présente mais a été quelque peu remaniée, en y incluant l'aspect social de ce secteur en Lorraine jusqu'ici absent. Avec, sur le plus long terme, une ouverture progressive sur les autres matériaux. « C'est toujours en réflexion, on avance doucement », confie Hocine Chabira. « Le but n'est plus d'être un musée tourné vers le passé mais vers l'avenir », insiste la directrice. Suite à cette renaissance, la fréquentation du lieu est passée de 5 000 visiteurs en 2019 à 17 000 aujourd'hui. Et 2025 enregistre déjà une hausse de 50 % du nombre d'entrées par rapport à 2024, relève Lucile Guittienne. Preuve que le changement a du bon.



Depuis 1984, le Musée des mines retrace le quotidien des mineurs en s'appuyant sur le témoignage des anciens ouvriers devenus guides.

Neufchef : retour à la mine

Installé dans une petite commune de 2 600 âmes, le Musée des mines est l'un des rares sites porté par une association d'anciens mineurs. Une initiative qui vise à éviter qu'un bout de l'histoire lorraine ne s'efface des mémoires.

Marine Prodhon
journaliste

Il suffit parfois d'un rien pour que naisse un musée. Une situation anodine alors que l'on prend le bus avec quelques collègues mineurs après avoir terminé son poste. Nous sommes un matin d'octobre 1983 et les mines commencent à fermer dans la région. « Le bus est à l'arrêt, son moteur tourne au ralenti. Je suis heureux, satisfait de ma journée de travail et je somnole un peu bercé par le bruit du moteur. Les conversations fusent et dans mon demi-sommeil, je les entends toutefois. L'un annonce qu'il va aller aux champignons puis il y a Edmond Klein, tourneur de la mine qui lance à la cantonade : « Avec tous ces engins alignés devant l'atelier, on pourrait faire un musée ». Si cette déclaration, n'eut aucun impact sur l'auditoire, elle m'a bouleversé. »

Cet épisode est raconté par Antoine Bach, le président de l'Amomferlor [Association mémoire ouvrière des mines de fer de Lorraine] qui tient le musée depuis sa création en 1984 afin de préserver la mémoire d'un métier, d'un savoir-faire. Les galeries minières de Neufchef ont été retenues

pour ce projet de sauvegarde de la mémoire, mais aussi celle d'Aumetz. Au départ, la cinquantaine de mineurs de l'association est étonnée par l'état de la mine, bien conservée lorsqu'ils la retrouvent, mais il faut tout de même assurer les contrôles et le travail d'assainissement. Construite au début du xx^e siècle, « c'était une chance extraordinaire de pouvoir les récupérer et y créer un parcours de l'évolution du travail de mineurs », confesse Antoine Bach.

Sur les traces du passé

Car, les mines présentées aux visiteurs sont souvent des reconstitutions. Ici, ce n'est pas le cas. La mine de Neufchef a servi et un parcours y a été imaginé sur 800 mètres [La Lorraine compte 40 000 km de galeries minières] retraçant toute l'histoire du minerai de fer et de ce métier que la plupart des guides ont pratiqué. Chacun la raconte à sa manière disséminant au cours de la visite de petites anecdotes. « Il y en a qui sont plus

technique, d'autres plus social ou syndicaliste », souligne Antoine Bach. Et c'est cette particularité qui rend chacune des visites ici unique.

Autre point fort de Neufchef, la mine est à flanc de coteau et permet d'y descendre en marchant. Un moyen beaucoup plus accessible que l'image que l'on conserve de l'ascenseur qui s'évanouit dans les profondeurs terrestres. Pour ceux qui n'auraient toujours pas l'envie d'y descendre, une visite virtuelle [en vidéo] est également proposée. On y retrace le quotidien des mineurs, du travail réalisé à la main jusqu'à la mine moderne où les engins (à air comprimé puis au diesel) viennent épauler de plus en plus les ouvriers. Des machines conçues pour la plupart des Américains. À l'entrée, on découvre également une Sainte-Barbe, la protectrice qui veillait sur les travailleurs au sein de la mine. Les visiteurs peuvent ensuite se plonger

dans la vie familiale des mineurs, avec ces maisons caractéristiques en enfilade et leurs mobiliers.

Antoine Bach a travaillé ici alors qu'il avait 14 ans, aujourd'hui il est à l'accueil prêt à raconter cette histoire aux visiteurs. À savoir que l'association assure son autofinancement à 70 %. Elle est soutenue

par 104 collectivités pour poursuivre la préservation de cette mémoire. Depuis son ouverture, le musée de la mine a accueilli 500 000 visiteurs.

« Avec tous ces engins alignés devant l'atelier, on pourrait faire un musée. »

Antoine Bach,
le président de
l'Amomferlor.